

Défense et illustration de la langue française aujourd'hui,
Liminaire de Xavier North et Jean-Pierre Siméon,
Ouvrage publié à l'occasion de la Semaine de la langue
française et de la Francophonie, et du Printemps des
Poètes, Gallimard 2013, 72 pages.

Liset Diaz

DANS **ÉLA. ÉTUDES DE LINGUISTIQUE APPLIQUÉE** 2013/4 n°172 , PAGES 479F À 493F
ÉDITIONS **KLINCKSIECK**

ISSN 0071-190X

ISBN 9782252038956

DOI 10.3917/ela.172.0479f

Date de mise en ligne : 26/05/2014

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-ela-2013-4-page-479f?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Klincksieck.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Comptes rendus d'ouvrages

Michèle Lenoble-Pinson, *Dictionnaire de termes de chasse passés dans la langue courante, Poil et Plume*, Préfacé par Jean Pruvost, Champion Classiques, 2013, 258 pages.

Issu de l'expertise lexicologique et de la compétence cynégétique de Michèle Lenoble-Pinson, le *Dictionnaire de termes de chasse passés dans la langue courante* constitue une pérégrination fine et éloquente au sein du domaine de la chasse, qui a fourni au vocabulaire actuel de la langue française un nombre de locutions très élevé, dont les usagers ne se doutent pas.

Véritable spécialiste du domaine en tant qu'auteur d'une thèse intitulée *Le langage de la chasse : gibiers et prédateurs*, Michèle Lenoble-Pinson entraîne le lecteur sur la voie d'un parcours qui fait surgir l'histoire de la langue et les mécanismes qui règlent son évolution au fil du temps. Le voyage est stimulant et enrichissant, riche en anecdotes succulentes et curiosités capables de rendre compte de la richesse et de la complexité du langage cynégétique.

La préface, offerte par Jean Pruvost, présente d'emblée l'auteur et les enjeux de sa recherche, en éclaircissant les conditions de naissance du projet lexicographique. Le texte de présentation allographe s'ouvre sur une question à la réponse plurielle, qui en dépaysant le lecteur, lui donne la possibilité d'identifier l'objet d'étude visé par l'ouvrage : « longue ou brève » ? L'éminent linguiste fait référence à la première voyelle du mot « chasse », qui assume une signification différente en fonction de sa longueur phonétique. Quand il s'agit de « a brève » le mot désigne, conformément à la définition fournie par l'Académie française en 1694, l'activité consistant à « poursuivre, tascher de prendre, de tuer du gibier, ou des bestes sauvages » [p. 9]. Quand il s'agit de « a long », au-dessus duquel figure un accent circonflexe, le mot « châsse » indique « le coffre où l'on garde les reliques de quelque Saint » [p. 9]. D'après Jean Pruvost, jouant volontiers des mots, la recherche de Michèle Lenoble-Pinson implique les deux sens du mot, puisque si d'un côté « c'est bien sûr la chasse dont la première est "brève" qui fait l'objet de ce dictionnaire et fait rayonner son contenu » [p. 13], de l'autre côté, comme « un dictionnaire s'assimile aussi à un réceptacle privilégié de mots, [...] on n'est en vérité pas si éloigné, en tant que *contenant*, de la "châsse" dont la première voyelle est longue » [p. 13].

Dans son *Introduction*, Michèle Lenoble-Pinson éclaircit la méthode suivie pour réaliser son dictionnaire, fruit d'une approche diachronique et synchronique qui fait de cet ouvrage une référence unique dans le domaine cynégétique. En ce qui concerne l'histoire du vocabulaire de la chasse et son évolution, on apprend que les modes de chasse qui ont transmis des mots à la langue courante et dont le vocabulaire se situe entre le XIV^e et le XVII^e siècle sont de quatre natures distinctes : la vénerie tout d'abord, la fauconnerie ensuite, puis la chasse à tir et le piégeage. Aux veneurs devenus maîtres d'équipages on doit « des termes extrêmement variés et précis ainsi que des locutions qui évoquent des situations ou des moments de chasse et qui font image » [p. 16]. Il s'agit de termes qu'on utilise dans le langage courant sans nous douter de leur origine cynégétique. Il est surprenant alors de découvrir que dans la locution *mettre en défaut*, le mot *défait* indiquait à l'origine la perte de la voie de l'animal de chasse par les chiens, ou que dans la locution être aux abois, « les abois désigne le moment où l'animal, épuisé, sur ses fins, s'arrête, se retourne et fait tête aux chiens qui l'entourent et qui aboient avec force » [p. 28].

La fauconnerie, de son côté, a fourni au langage actuel des locutions comme *avoir des pratiques de haut vol* (en termes de fauconnerie, la formule de *haut vol* signifie « qui peut voler haut ») ou *faire de gorges chaudes*, qui dérive du terme désignant le repas par excellence de l'oiseau de proie : la gorge chaude, à savoir « de la chair saignante et chaude encore, d'un animal tué récemment et aussi des petits animaux vivants » [p. 137].

S'agissant de *faire coup double* (abattre deux pièces de gibier par un seul coup de fusil), *débouler* (l'action du lièvre qui part à l'improviste devant le chasseur et sans que le chien en ait eu le sentiment) et *avoir du plomb dans l'aile* (expression qui évoque l'oiseau de chasse atteint par le plomb du chasseur), ce sont de leur côté des expressions qui prennent leur origine de la chasse à tir.

Quant à *piper les dés* et *tendre un traquenard*, ces locutions viennent des procédés de piégeage et de prise du gibier. Dans le domaine cynégétique, le verbe *piper*, du latin classique *pipare*, « glousser », en parlant de la poule, signifie en effet « imiter un cri » ou « tromper », alors que le mot *traquenard* désigne un piège métallique à engrenage qui « servait à prendre les oiseaux et les animaux dits nuisibles » [p. 218].

Le vocabulaire de la chasse, auquel, au fil des siècles, plusieurs traités ont été consacrés, est composé d'une panoplie de termes et de locutions qui le rendent « riche, précis, nuancé, imagé ou évocateur » [p. 17]. Ce langage constituait en somme un gage d'appartenance sociale et, son usage n'étant réservé qu'aux initiés, il représentait manifestement un signe de distinction, d'autant plus que les chasseurs, dans la plupart de cas, étaient issus d'un haut lignage : « pendant des siècles, le vocabulaire de la vénerie a donc été essentiellement utilisé par les souverains et les nobles, qui avaient déjà la qualité de parler françois ou français, et non un dialecte, et qui jouissaient du privilège de chasser à courre » [p. 18].

Comme l'auteur le souligne, le langage de la chasse, contrairement au langage scientifique et technique, a su éviter l'emploi des emprunts américains ou anglais. Sa nature authentiquement française exerce une forme de mimétisme

social sur les chasseurs de France : « l'usage des termes français spécialisés continue d'être » en effet « considéré comme une marque de distinction et de savoir-vivre des initiés, surtout dans le milieu des veneurs » [p. 19].

En ce qui concerne l'aspect synchronique, l'auteur affirme avoir retenu aussi de nombreux mots appartenant au français contemporain. Les sources sont diversifiées, ce qui rend la nomenclature exhaustive et représentative. En effet, pour établir la liste des entrées lexicales, l'auteur a dépouillé des récits consacrés aux animaux ou à leur chasse, les différentes revues cynégétiques mais aussi des textes et des romans non spécialisés ainsi que des quotidiens, qui fournissent le sens figuré des locutions, tout en témoignant de leur diffusion. Tous les ouvrages et toutes les publications dans lesquels ont été dénichées des attestations sont référencés dans l'ample bibliographie qui se trouve en fin d'ouvrage.

Ce dictionnaire spécialisé de langue, à partir d'un domaine de spécialité, est par ailleurs facile à consulter et sa structure, tout en étant claire et simple, ne néglige aucun aspect. L'utilisateur trouvera effectivement tout d'abord l'explication de l'origine cynégétique du mot ou de la locution, cela dans la première partie de l'article. Ensuite l'auteur fournit les données linguistiques, l'histoire des termes et des locutions et les informations juridiques, zoologiques et techniques. Certains articles sont accompagnés par des proverbes (*bon sang ne peut mentir*, sv. *bon chien chasse de race*) et des expressions non cynégétiques proches par le sens (*porter la culotte*, sv. *mariage d'éperviers*).

En définitive, ce dictionnaire de la chasse apporte des repères irremplaçables pour ce langage d'initiés, la langue cynégétique. Le caractère exhaustif de sa nomenclature, les excursus historiques portant sur l'origine des mots, les renseignements linguistiques fondés sur des sources dignes de foi (le *Grand Robert*, le *Grand Larousse de la langue française*, le *Trésor de la langue française* et le *Dictionnaire de l'Académie française*) ainsi que sa vocation encyclopédique lui confèrent la valeur d'une remarquable référence.

Les chercheurs qui souhaitent entreprendre des travaux sur le domaine de la chasse et sur les pratiques sociales et culturelles des sociétés anciennes et contemporaines ne pourront pas faire l'économie de cet ouvrage. Ajoutons le prix particulièrement modeste de l'ouvrage : 12 euros...

Valerio EMANUELE

Rapport annuel de la Commission générale de terminologie et de néologie, Délégation générale à la langue française et aux langues de France, Premier ministre, Ministère de la Culture et de la Communication, 2012.

La Commission générale de terminologie et de néologie publie annuellement un rapport de ses activités en synthétisant notamment les travaux des commissions spécialisées de terminologie et de néologie. L'objectif de cette démarche est l'enrichissement de la langue française et la promotion de son usage, grâce à l'élaboration d'un vocabulaire technique en français prêt à être diffusé à un large public. Nous retrouvons dans ce rapport les différents acteurs s'impliquant dans ce dispositif. Il s'agit d'un travail collaboratif de

concertation où participent également des organismes comme la Délégation générale à la langue française et aux langues de France, l'Académie française, et l'Association française de normalisation.

Pour l'année 2012, nous découvrons dans un premier temps l'organisation et les méthodes de travail de la Commission générale, la façon dont celle-ci examine le vocabulaire et la publication de ses résultats principalement dans le *Journal officiel*. 6496 termes ont été acceptés par cette commission au 31 décembre 2012. Le rôle de l'Académie française est ensuite expliqué : elle participe activement aux délibérations de différentes commissions et donne son accord pour la publication des termes dans le *Journal officiel*.

La démarche des commissions spécialisées de terminologie et de néologie est également retracée dans le rapport. 18 commissions sont recensées au sein des ministères et elles se réunissent régulièrement afin de délibérer sur le devenir du vocabulaire qui les concerne. Bien que leur travail se déroule principalement en face-à-face, l'internet devient un outil de large usage dans ce dispositif. L'objectif principal de ces commissions est la réalisation d'une veille terminologique et la production des termes dans les domaines de leur spécialité. La diffusion de ces termes est également une tâche importante qui est lancée à l'aide de différents moyens, comme les communications par internet, les publications par presse, ou même la distribution de brochures lors de certaines manifestations.

Enfin, le rapport présente les fonctions de la Délégation générale à la langue française et aux langues de France, ainsi que celle d'autres organismes associés au dispositif. La délégation soutient la Commission générale dans la coordination du réseau et contribue à la logistique du dispositif ainsi qu'à la diffusion terminologique. Elle s'occupe entre autres du site *France Terme* qui regroupe les termes publiés dans le *Journal officiel*. Par ailleurs, en 2012, la délégation générale a distribué environ 19420 brochures contenant les résultats de ce travail de recherche terminologique. Plusieurs autres organismes qui participent au dispositif sont mentionnés dans le rapport, nous retrouvons par exemple l'Académie des sciences, l'Office québécois de la langue française et l'Association française de normalisation.

Grâce à cette action conjointe, les francophones, spécialistes ou non, ont accès à un vocabulaire qui leur permet de nommer ces nouvelles notions reflètent l'évolution et l'enrichissement de la langue, ainsi que les changements sociaux, politiques, économiques, environnementaux, etc., actuels.

Dans la partie la plus volumineuse du rapport, les annexes, nous avons la possibilité d'examiner plusieurs documents administratifs relatifs au dispositif, ainsi que des extraits du *Journal officiel*. Le polémique *gaz de schiste* y apparaît. Rappelons que son extraction est toujours interdite en France car la méthode utilisée comporte une énorme *empreinte en eau*. *Cybermilitant* s'est également glissé dans le domaine des affaires étrangères, le cas de Julian Assange a mis ce terme à la une de la presse mondiale. Autant d'exemples qui démontrent l'aptitude du français « à appréhender et exprimer le monde moderne ».

Liset DIAZ

Jean PRUVOST, *Journal d'un amoureux des mots*, Larousse, 2013, 288 pages.

On peut être linguiste et ne pas être monotone. La linguistique et plus précisément ici la lexicologie peuvent même se révéler franchement joyeuses. Tout en se montrant à la fois pertinent, original et facétieux, Jean Pruvost nous entraîne en effet, sur près de 300 pages, dans un « voyage savoureux au cœur des mots », comme l'indique le sous-titre explicite de son dernier ouvrage, paru en septembre 2013, le *Journal d'un amoureux des mots*, paru chez une des deux grandes maisons lexicographiques française, la maison Larousse.

Un savoir joyeux, c'est bien ce qui est sans aucun doute mis en relief dans ce gros livre de belle facture et dont le titre générique, *Journal*, rappelle l'objectif de l'auteur : décrire au fur et à mesure d'une année, à la manière d'un journal intime et lexical tenu du premier janvier au trente-et-un décembre, les mots essentiels que l'on rencontre sans y penser, jour après jour.

Ainsi, pour le mois qui ouvre l'année, sont expliqués, commentés, les mots *janvier* – ce sera le cas pour chacun des douze mois bien sûr – suivis de l'*an* (bon an ? Non, mais « bonne année »), puis des mots *calepin*, *calendrier*, *galette*, *fève*, *épiphanie*, de l'adjectif *blanc* (voir la « Semaine du blanc »), *neige*, *montagne*, *ski*, suivis encore par *solde*, masculin-féminin, et les mots *rallye*, *nommé ou nommé*, *patin*, sans oublier le signe astrologique du mois de janvier, *verseau* (eau versée), etc., pour ne citer là que les premiers mots du mois de janvier. Et c'est ainsi au fil du calendrier pour chaque mois. Pour le mois de février, seront évidemment explicités d'où viennent les mots *février*, *chandelier*, *crêpes*, mais aussi *bande dessinée* (confer le Festival de la bande dessinée à Angoulême), *froid*, *redoux*, *mardi-gras*, *carême*, sans omettre le mot étudiant, car c'est en février qu'a justement lieu le Salon des étudiants. Douze mois plus loin, à raison d'un mot par jour, on se retrouve riche de l'histoire de presque 300 mots.

L'ouvrage se présente de fait comme une sorte de dictionnaire de mots, non pas rangés alphabétiquement, mais chronologiquement en fonction de ce qui revient constamment dans une année.

Pour presque chaque jour, un mot significatif du moment est donc choisi faisant l'objet d'un article, rigoureusement circonscrit dans une page dense, assortie d'illustrations significatives tirées des dictionnaires Larousse, illustrations parfois offertes en fond de texte. Sous une apparence légère, et très agréable à lire, dans ce style alerte qui est le sien, la démarche est en fait scientifique : on bénéficie pour ainsi dire systématiquement de l'histoire du mot depuis sa naissance – ses avatars en étant joyeusement racontés – jusqu'à son sens contemporain.

Pour autant, il ne s'agit pas d'une simple succession de chroniques de langue. En vérité, ce qui donne à chaque article une tonalité spécifique, c'est l'approche choisie, qui correspond toujours à un angle d'attaque inédit et, ce faisant, démarque un fait lexicologique. Le lecteur non lexicologue y suit pour chaque page une histoire qui l'intéresse et au passage, il s'initie sans le savoir à la lexicologie, pendant que, de son côté, le lexicologue y trouvera

des éléments que Jean Pruvost est pour ainsi dire le seul à pouvoir dénicher dans la masse touffue de ses nombreux dictionnaires.

On connaît en effet la passion de Jean Pruvost pour les recueils alphabétiques, pour les trésors de mots, et combien la collection de milliers de dictionnaires qu'il a accumulés dans son appartement – et que j'ai eu la chance effectivement de voir – sont là pour servir de solide substrat à tous ces travaux. C'est ainsi qu'il extirpe des informations inédites, des détails significatifs, de ces témoins privilégiés que sont les dictionnaires, « photographies » datées et précieuses de la langue dans son évolution au cours des siècles.

Les « pépites » qu'il en tire et qu'il nous offre ne sont pas seulement issues des auteurs prestigieux du genre, tels que Robert Estienne et son *Dictionnaire françois latin* (1539), Richelet et son *Dictionnaire françois* (1680), Furetière et son *Dictionnaire universel* (1690), ou encore l'Académie française, de sa première édition (1694) à la neuvième en cours de rédaction. On y trouve aussi en effet des extraits prenants de dictionnaires presque inconnus ou encore de moindre fréquentation, comme par exemple les *Épithètes* de Maurice De La Porte (1571). Et à l'autre bout de la chaîne, au XX^e siècle, on y repère des témoignages pris dans tel ou tel millésime de sa collection complète de *Petit Larousse illustrés*. Ainsi sont donnés dans des articles consacrés à la *musique*, *jazz*, *rock*, *pop*, *rap*, *slam*, la date précise du millésime où ils sont intégrés dans le *Petit Larousse illustré*. Et bien sûr l'évolution de sens de millésimes en millésimes. Qui d'autre peut proposer cela ?

On vient d'évoquer l'étudiant, un des mots du mois de février, choisi à la faveur du salon de l'étudiant. C'est en l'occurrence le mot proposé pour le 15 février dans ce *Journal d'un amoureux des mots*, Le titre de la chronique peut paraître anodin : « Étudiantes et étudiants, tous au Salon... ». En fait, il n'en n'est rien, chaque titre de chronique a en effet une fonction d'accroche, qu'on découvre en lisant l'article. Ainsi, ce masculin et ce féminin qui semblent si naturels, constituent en fait le fil conducteur de l'article. Dès la première phrase, l'attention est sollicitée « Chaque année, un peu avant la *Journée de la femme*, vient le Salon des étudiants. Aucun rapport, semble-t-il, entre les deux manifestations. Pourtant... »

Pourtant, effectivement, si les définitions de Richelet, de Furetière ne sont pas *a priori* fondamentalement différentes de celles d'aujourd'hui, eh bien c'est qu'on n'a pas pris garde au genre du mot : c'est au moment d'arpenter en effet les dictionnaires du XIX^e siècle et les deux monuments que constituent le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse et le *Dictionnaire de la langue française* de Littré que le regard doit changer. Place à un extrait de ladite page : « Commençons par Littré : “Étudiant s. m.” tiens ! “Celui qui étudie” Celui ? Puis “particulièrement celui qui étudie dans une université et, en France, dans une faculté”. Et vient la surprise : “Au féminin, étudiante, dans une espèce d'argot, grisette du quartier latin. *Commis et grisettes, étudiants et étudiantes affluent dans ce bal!* Que dit Larousse dans son *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*. [...] “Étudiante : s.f. Fam. Maîtresse d'étudiant.” C'est direct ! Avec une citation de Théophile Gautier sans ambiguïté : “Le quartier latin est peuplé d'une foule de grisettes d'un

genre particulier et qu'on nomme les étudiantes, bien qu'aucun observateur n'ait pu encore déterminer le genre de science qu'elles cultivent." »

Presque chaque page recèle ainsi des témoignages insolites qui s'ils ravissent les lecteurs simples amateurs de mots, font prendre des notes aux lexicologues.

Quant à ceux qui connaissent Jean Pruvost, ils seront étonnés de lire dans son *Avant-propos*, comment il est tombé dans cette « savoureuse marmite : celle des mots ». C'est une histoire de « mob » et d'un père imposant à son fils impétueux un contrat pour ne pas le voir « dispersé façon puzzle » sur la chaussée. Savoureuse aussi cette préface !

En réalité, depuis 1993, la *Journée des dictionnaires* qu'il a alors créée constitue un rendez-vous recherché pour les lexicologues et les métalexigraphes et tout simplement pour tous ceux que les mots et leurs recueils, dictionnaires et vocabulaires, intéressent. Il suffit de lire les quatrième de couverture de ses ouvrages, notamment *Les dictionnaires français, outils d'une langue et d'une culture* (Ophrys, 2006) et bien sûr la collection Champion Les mots publiée chez Larousse avec déjà 15 titres (*Le vin, Le loup, Les élections, Le chat, Le fromage, Le jardin, Le cirque*) pour comprendre qu'il a su dans le sillage de Bernard Quemada – qu'il ne manque jamais de louer (il le cite dans la préface) – donner voix aux mots et aux dictionnaires.

Un seul regret : il est minime. Mais au-delà de la table des matières, bénéficier d'une liste alphabétique de tous les mots traités eut été pratique. L'ouvrage est si passionnant qu'on l'a fait nous même, car il s'agit d'un livre de référence. Remarquable.

Valerio EMANUELE

Charles Bernet, Pierre Rézeau, *On va le dire comme ça. Dictionnaire des expressions quotidiennes*. Balland, 2008, 767 pages.

Charles Bernet, Pierre Rézeau, *C'est comme les cheveux d'Éléonore*. Expressions du français quotidien. Balland, 2010, 946 pages.

Certains ouvrages, savants, érudits et ludiques, sont intemporels. Qu'on n'en ait pas parlé dans certaines revues, ne doit pas empêcher de revenir dessus : ils n'ont rien perdu de leur attrait ni de leur à-propos contemporain. C'est le cas de deux livres co-écrits par un tandem célèbre dans la catégorie phraséologie, MM. Charles Bernet et Pierre Rézeau, pour les nourris et nourrissants *On va le dire comme ça* (2008) et *C'est comme les cheveux d'Éléonore* (2010), livres dans la lignée d'un travail commun qui leur a toujours tenu à cœur¹.

Les deux recueils dont il est question ici forment un tout. Leur ensemble embrasse quelque 3 500 expressions du quotidien illustrées de nombreux exemples.

1. On se souvient de leur livre *Le Français parlé*, publié en 1989 (réédité en 1991) et, connu certes d'un cercle plus restreint, mais tout aussi efficace, des *Richesses lexicales du français contemporain* (1995), travail collectif dont ils furent les figures de proue au sein de l'Institut National de la langue française à Nancy.

Expressions quotidiennes : familières, à la mode, courantes, désuètes mais présentes, facétieuses, coquines, tendres, drôles, moqueuses ; la manne est riche, variée, dense.

Rien que du bonheur! cite en avant-goût Jean Artarit (psychiatre et psychanalyste), qui signe la préface du premier volume.

Ces ouvrages pallient un manque cruel des dictionnaires, qui sont tenus matériellement à certaines contraintes de choix d'entrées et de taille d'articles définitoires, et dont la ligne n'est pas celle – même si bien sûr il y en a – d'un recensement des expressions familières, a fortiori de leurs variantes.

On relèvera ici quelques expressions choisies tirées indifféremment de l'un ou l'autre recueil. Je n'en donne pas systématiquement le sens, d'abord, parce qu'il se devine souvent, ensuite, pour donner envie d'aller y voir de plus près.

Expressions diverses : *Se barrer en sucette*, et variantes... Du reste, une grande partie des expressions, pour ne pas dire la majorité, comporte des variantes.

Avoir une brioche au four; être enceinte jusqu'aux trous de nez.

Horreur et putréfaction! (cette expression n'étant pas le codicille de l'expression précédente).

T'as tort, Totor! Installée dans la langue, cette expression peut se prêter à des suites pour chacun d'entre nous, si j'en juge, par exemple, à la formule dont j'use : *et le tort tue/tortue!*)

Si tu ne te sens pas bien, fais-toi sentir par un autre : ma défunte mère le disait sur un ton joyeux. *Rayer les baignoires* [être maigre].

Avoir du yaourt dans les biceps (j'ai entendu, pour ma part, certaines gens préférer l'expression *avoir du fromage blanc dans les biceps*), et dans une veine proche, c'est le cas de le dire, *avoir du sang de navet*; à rapprocher également de : *avoir été élevé au jus de concombre*.

Repartir avec la tête sous le bras, ce qui, vous en conviendrez, est nettement plus dangereux que *la queue entre les jambes*.

Ça décoiffe/arrache/déchire...

Silence, la queue du chat balance.

Mettre les pieds dans le plat, et les agiter.

Dans le cochon, tout est bon.

Ne connaître quelqu'un ni d'Ève ni d'Adam ni des lèvres ni des dents.

Pousser des cris d'orfraie d'or frais/d'orfèvre.

Avoir les nerfs à fleur de peau en pot de fleurs.

Vieux comme Hérode mes robes.

Un parallélisme étrange, de par son contexte social, entre un *On z'y va* en 1654 (dans un discours à l'Académie) et un *on z'y va* contemporain défini comme ludique, qu'on rapprochera spontanément du *zyva* des cités.

Et, plus spécifiquement, ici et là :

- Des expressions poétiques, philosophiques, de bon sens : *La vérité d'un jour peut être l'erreur du lendemain; les linceuls n'ont pas de poche; un silence*

de banquise ; le cruel mais si joli euphémisme *gomme à effacer les sourires* [matraque] ; *poignées d'amour* ; *avoir regardé le soleil à travers une passoire*.

Culturelles et/ou médiatiques (télévision, cinéma, publicité) : *Pomper comme un Shaddock* ; *cracher sa Valda* ; *faire avancer le schmilblick* ; *affreux, sale et méchant* ; *erreur de casting* ; *n'être pas venu là pour beurrer les sandwiches* ; *à quoi ça sert que Ducros il se décarcasse* ; le céléberrissime et toujours actuel *c'est le jeu, ma pauvre Lucette* !

- Sous la ceinture, ou pas loin : *prince Albert* [piercing de pénis à forme spéciale] ; *aspirateur à nanas* (à rapprocher de *piège à filles*) [...] En ce qui me concerne, le mot étant très utilisé depuis, j'ai entendu, *aspirateur à pouffasses*. Sans oublier le bricoleur et populaire emploi masculin de l'expression très crue, *avec la bite et le couteau*, pour exprimer qu'un homme se débrouille avec ce qu'il a sur lui.

On peut être de fait désemparé, d'entendre de plus en plus, y compris dans la bouche de filles, l'expression d'une vulgarité sans borne : *s'en battre les couilles*.

On terminera par ma préférée : *Ne pas avoir inventé la machine à cintrer les bananes* : expression que j'utilise volontiers et qui me met en joie. Car c'est aussi cela, le mérite de ces livres : y sont relevées des expressions pêchées dans le discours, et en ce sens on est en pleine opération linguistique, lexicographique, consistant à ne pas laisser perdre des formules en usage. Mais quelques-unes nous touchent plus particulièrement et on se prend à les utiliser et ce faisant à les faire connaître...

Comme on ne saurait citer assez de ces expressions pour satisfaire la curiosité du lectorat, l'auteure de ces lignes invite celui-ci à aller y voir de plus près, en lui souhaitant d'exquises découvertes.

Dans un avant-propos, les auteurs écrivent avoir voulu « accueillir [...] des façons de dire (et d'écrire) qui donnent au paysage linguistique une fraîcheur, une saveur, éventuellement une verdure, bien spécifiques, sans parler de la note ludique qu'elle apporte souvent. » Mission accomplie !

Nicole CHOLEWKA

Karine Berthelot-Guiet, *Paroles de Pub. La vie triviale de la publicité*, Éditions non standard, 2013, 336 pages.

Le domaine publicitaire, en dépit de son importance au sein des processus communicationnels à l'époque contemporaine, demeure à présent un champ d'investigation souvent négligé par la recherche linguistique. Au sein de ce panorama, l'ouvrage de Karine Berthelot-Guiet, *Paroles de Pub, La vie triviale de la publicité*, constitue une référence remarquable. La méthode suivie par l'auteure, en effet, est tout à fait inédite dans la mesure où l'analyse de la communication marchande a été conçue « dans le cadre d'une approche sémiocommunicationnelle multidimensionnelle qui intègre les apports communicationnels, pragmatiques, sociologiques et sociolinguistiques à la sémiotique » [p. 20]. Le fil linguistique, tout en constituant le point de départ de l'analyse de Karine Berthelot-Guiet, ne représente pas l'approche unique aux pratiques

publicitaires : c'est à travers « le « tricotage » sémiotique, économique, sociologique qui constitue la trame communicationnelle de la publicité » [p. 20] que l'auteure cherche à saisir toute la richesse et les formes mouvantes de la communication marchande.

Comme le souligne Claude Hagège dans la préface, la particularité de cet ouvrage consiste à mettre au centre de la réflexion un aspect fécond et pourtant peu examiné de la publicité, à savoir « les formules, slogans publicitaires et noms de marques que leur facture heureuse et leur large diffusion consacrent suffisamment pour donner à certains d'entre eux des chances d'accéder, purement et simplement, à l'usage courant » [p. 10]. D'après le préfacier, une qualité additionnelle de l'ouvrage consiste à comparer le langage publicitaire avec les autres formes de création néologique (tels que l'argot où la langue des cités), à sonder la perception linguistique des locuteurs relativement à la nature transgressive de la communication marchande et à montrer la complexité néologique des noms des marques, qui emploient de nombreuses mécanismes de création, comme ceux du langage texto (*T toujours OQ PEEE<SFR>*) ou des constructions qui s'éloignent de la norme syntaxique (sourire la vie < Coca-Cola >).

L'introduction de Karine Berthelot-Guiet s'ouvre sur un « promenade biographique » riche en anecdotes qui, par les biais de ses expériences personnelles, reflètent les lacunes qui caractérisent la réflexion sur la publicité, regardée, d'abord, davantage « dans la façon dont elle fait les choses, dans les pratiques, que dans le sens qu'elle produit » [p. 17]; victime, ensuite, d'une attitude « publiphobe » et d'« un contexte social qui n'est pas neutre vis-à-vis de l'instance publicitaire en général et de ses manifestations linguistiques en particulier » [p. 18]; abordée, enfin, de manière trop critique et polémique et considérée comme un outil de manipulation et de propagande. Pour que ces carences puissent être comblées, la solution, d'après l'auteure, consiste à employer « une approche non polémique traitant l'objet en lui-même sans visée évaluative » [p. 20].

Ensuite, l'auteure se penche sur la méthode utilisée pour analyser la communication publicitaire en soulignant l'importance d'intégrer plusieurs disciplines, dans le but de parvenir, par les biais des sciences de l'information et de la communication, à la réalisation « du programme initial de Ferdinand de Saussure d'une sémiologie qui soit la science des signes au sein de la vie sociale » [p. 21]. Cette « articulation souple des approches qui permette de tourner autour de l'objet pour [...] en saisir la complexité » [p. 22] prend en compte les spécificités discursives de la publicité, les conditions de possibilité de sa diffusion et ses multiples réalisations, ainsi que les échanges sociaux dont elle l'objet et les hybridations linguistiques qui la caractérisent. Lu but final n'est pas celui de « figer les processus publicitaires par des modélisations sclérosantes mais de respecter leur complexité et d'intégrer à l'analyse d'une part les connaissances du domaine professionnel, de ses impératifs et de ses croyances et, d'autre part, les discours sociaux sur la publicité » [p. 23].

Quant à l'adjectif *trivial*, évoqué dans le sous-titre, il représente une référence au texte d'Yves Jeanneret, *Penser la trivialité*, véritable source d'inspiration pour Karine Berthelot-Guiet, qui affirme que « l'accompagnement

et le compagnonnage de recherche d'Yves Jeanneret [...] m'ont amenée, lors de la reprise qui a abouti au texte actuel, à repenser sous l'angle fédérateur de la trivialité mon travail sur la publicité, les imaginaires, les fictions et leur pérégrinations sémiotiques discursives, sociales et culturelles et à envisager la contribution de cet être culturel à la question du culturel en général » [p. 23-24].

L'ouvrage de Karine Berthelot-Guiet est divisé en cinq chapitres, au sein desquels l'auteure aborde les différents aspects concernant la communication marchande. Dans le chapitre I (« J'en ai rêvé, la publicité l'a fait ». Fictions linguistiques publicitaires) Karine Berthelot-Guiet, à l'aide de la sociolinguistique, de la sémiotique, des sciences de l'information et de la communication, analyse les imaginaires communicationnel articulés à la publicité et cerne les deux grandes fictions linguistiques auxquelles elle est liée : la fiction créative et la fiction fautive.

Le chapitre II (« La fiction créative : le discours publicitaire est-il un laboratoire linguistique ? ») est consacré à la fiction créative, à savoir la stratégie discursive néologique employée par la communication marchande, conçue comme un laboratoire linguistique où « la langue explore ses limites, casse les codes et explore ses potentiels créatifs et signifiants » [p. 62]. Tout en étant dominée par l'innovation des produits dont elle soutient la vente et obligée de recourir à l'expressivité par l'inédit afin de capter l'attention des acheteurs, la publicité, du point de vue linguistique, est moins créative qu'on ne le pense, dans la mesure où « elle l'est dans les bornes habituelles de la langue française » [p. 25]. Toutefois, la néologie publicitaire présente des spécificités qui la définissent en tant qu'endroit de l'effervescence linguistique : on y retrouve, en effet, une quantité remarquable d'emprunts (*Just do it* < Nike >, *Think different* < Apple >) et plus de constructions atypiques que dans la langue courante (des mots valises : *Conforamabilité* < Conforama >; des procédés de conversion : *Très Dior* < Dior > ou de dérivation par vide : *c'est une Volvo* < Volvo >). Comme le souligne l'auteure, la véritable créativité du discours publicitaire est une question de visibilité, qui réside dans sa capacité à fournir au vocabulaire ultra-quotidien « un stock de termes et expressions à haut pouvoir de renouvellement, qui n'y entrent que passés au crible d'un imaginaire qui sélectionne des formes rassurantes » [p. 25].

Dans le chapitre III (« La fiction fautive : le discours publicitaire maltraite-t-il la langue française ? ») l'auteure cherche à répondre à la question suivante : la publicité, est-elle le tombeau de la langue française ? Le sujet auquel ce chapitre est consacré est la fiction fautive, à savoir l'activité créatrice débridée qui permet à la communication marchande de donner libre accès aux éléments linguistiques les plus « fous » dans la parole quotidienne. Ces constructions fautives sont à la base d'une perception négative du langage publicitaire et demeurent la cible des critiques puristes qui jugent la communication marchande « susceptible d'abîmer, corrompre et mettre en danger la langue française » [p. 25] à cause de sa nature irrémédiablement éloignée du français standard. Cependant, l'auteure nous restitue une image rassurante de la publicité, en constatant que « les fautes publicitaires sont finalement peu nombreuses, intentionnelles et essentiellement néologiques » [p. 25].

Le mythe de la publicité subliminale et son pouvoir (préssumé) de manipulation sont pris en compte dans le chapitre IV (« La fiction clandestine : le discours publicitaire est-il masqué? »). Les craintes concernant la capacité tripoteuse de la publicité créatrice de faux besoins sont le fruit d'une longue tradition théorique d'approche critique de la communication marchande ainsi que d'une attitude « antipub », qui a engendré un comportement défini « publiphobie », lequel se manifeste par la circulation des discours anti publicitaires et par la conviction que « la société serait dans un état avancé et général de soumission à la consommation et à l'ordre publicitaire » [p. 204]. Cependant, cette thèse de la manipulation publicitaire ne trouverait pas un fondement objectif, dans la mesure où elle se fonde, d'après Karine Berthet-Guiet, sur la méconnaissance des contraintes externes et internes qui caractérisent la publicité et en particulier des cadres juridiques qui font de la communication marchande une des professions au sein de laquelle l'activité d'autorégulation est la plus importante.

Dans le chapitre V (« De la fiction au mythe : publicité et marque ») le discours publicitaire est analysé dans sa nature intrinsèque, à savoir celle d'un discours de marque. Le besoin « de servir la marque et de la servir en affirmant à la fois son existence et son statut » [p. 26] constitue l'impératif fondamental pour le discours publicitaire, qui « peut convoquer tous les constituants linguistiques et iconiques et permettre au nom de marque de faire pleinement sens » [p. 255] en exploitant tout son potentiel sémiotique. À la fin de cette analyse, c'est donc « la marque qui apparaît comme véritable langage publicitaire, mythe du discours marchand et origine de la *publicitarité* des discours, dissémination de ses formes et logiques » [p. 26].

En conclusion, avec *Paroles de Pub, La vie triviale de la publicité*, Karine Berthelot Guiet offre des nouvelles pistes de recherches pour améliorer les pratiques d'analyses académiques sur la communication marchande. La méthode tout à fait révolutionnaire conçue dans le cadre d'une approche multidisciplinaire, l'analyse non polémique et dépourvue de toute visée évaluative et la précision des références font de cet ouvrage une des études la plus aboutie sur la publicité. Nul doute que le monde professionnel de la communication marchande ainsi que les universitaires pourront puiser à pleines mains dans cette excellente référence qui restitue toute la complexité de la trame communicationnelle de la publicité.

Valerio EMANUELE

Défense et illustration de la langue française aujourd'hui, Liminaire de Xavier North et Jean-Pierre Siméon, Ouvrage publié à l'occasion de la Semaine de la langue française et de la Francophonie, et du Printemps des Poètes, Gallimard 2013, 72 pages.

Le titre de cet ouvrage, évocateur du texte fameux de Joachim du Bellay (1549), fait paraître d'emblée la vocation du livre : le manifeste d'un groupe de poètes francophones qui recherche à « maintenir et refonder sans cesse une langue affranchie, de revendiquer, par objection souvent, le droit à la nuance, au subtil, à la densité et à l'imprévu ». Xavier North, délégué général à la langue française et aux langues de France, et Jean-Pierre Siméon, direc-

teur artistique du Printemps des Poètes, présentent l'ouvrage en évoquant avec finesse la fonction du poète, « garant pour tous des infinis possibles du langage ». Onze écrivains, avec des parcours bien distincts, viennent ensuite nous déclarer leur passion et leur intérêt pour la langue française. Ils plaident ensemble pour la défense de la langue, mais chacun garde son style et sa « voix » particulière. Leur reconnaissance envers cette « langue insoumise » nous fait comprendre l'importance de la pétrir, la manier, de la confronter, de la reconstruire sans relâche.

François Cheng, premier membre de l'Académie française qui soit d'origine asiatique, présente « La juste voix ». Il révèle comment la langue l'a transformé, et comment elle lui a ouvert les portes d'une nouvelle culture qu'il considère aussi comme la sienne, sans porter atteinte à sa culture d'origine. En effet, à l'aide des titres de ses recueils poétiques, il explique la manière dont il vit « beaucoup de mots français comme des idéogrammes ». La langue française l'a métamorphosé et lui a offert une nouvelle naissance. Ce qui lui a valu quelques souffrances, mais qui a aussi été source de beaucoup de joies. Il nous permet de l'imaginer « comme au matin du monde » en train de nommer à nouveau les objets qui l'entourent. Poésie et images acoustiques lui permettent de se surpasser et de célébrer « le miracle du langage ».

Jacques Roubaud, récipiendaire en 2008 du Grand prix de littérature Paul-Morand décerné par l'Académie française, est le deuxième à s'interroger sur la langue avec le texte intitulé « Défendre ? Illustrer ? Et cetera : remarques ». Son esprit de mathématicien se devine dans le texte. Il propose ses 85 remarques (ou pour être plus exact 110 si nous prenons en compte les sous-remarques) qui retracent la poésie, son rôle et indiquent le devoir du poète. Il milite contre la « G.L.A.M. » (Grosse Langue Molle), sorte de « langue de bois » à la manière occidentale. La GLAM a évidemment fait partie d'une longue réflexion théorique de l'auteur. Il fallait trouver un terme plus en accord avec l'aspect « multinational » du concept. Il s'était d'abord penché pour la « langue-muesli », mais il a reçu une lettre d'un professeur de français habitant au Japon lui expliquant l'inexistence du *muesli* dans l'archipel. La GLAM n'est pas une langue mais « une manière de déformer la langue ». La poésie permet de combattre cette GLAM, elle contient les armes pour « lutter contre ceux qui œuvrent à la cessation de la poésie ».

Avec « Où en est la querelle », Michel Deguy, lauréat en 2004 du Grand Prix de poésie de l'Académie française, évoque dans un même texte l'amour et la destruction. À la question sur l'état de la langue, il répond de manière catégorique par « mauvais ». Il dénonce l'image que les médias donnent de la langue et déplore sa transformation en une sorte de code mercantile de transactions. Par ailleurs, il est sensible aux problématiques de la mondialisation, ou plutôt de la « globishisation », entendons l'anglicisation sous les codes de Wall Street.

Alain Borer, critique d'art, romancier, dramaturge et poète, présente « Sauve qui peut la langue française ». Il s'interroge sur le « projet de langue française » et propose un texte riche en rebondissements où se mêlent l'oralité, la littérature, l'histoire, la culture et l'évolution de la langue. L'omniprésence

de l'anglais l'inquiète également, « le français devient de l'anglais mal prononcé », il est soumis, colonisé, et personne ne proteste. Il conclut avec un extrait du livre *Pour un Malherbe* de Francis Ponge (1965) qui évoque d'une manière militante les devoirs de l'écrivain ; tout relève d'un jeu de valeurs, il faut maintenir les anciennes valeurs mais aussi créer, inventer de nouvelles.

« Un grand sommeil » vient ensuite avec Jacques Réda, Goncourt de la poésie de 1999. L'écrivain compare les langues aux personnes, elles peuvent mourir ou tomber gravement malades, « la langue française est malade et l'on en connaît les motifs ». Les lois du marché, le profit, la rentabilité la rongent. Elle est déçue, elle est endormie et « on veut bien espérer qu'elle s'éveillera un jour pour nous surprendre ».

Marie-Claire Bancquart, qui reçoit en 2005 le Grand Prix de poésie de la Ville de Lyon, propose une contribution qu'elle intitule « Au plus près de la langue ». Pour elle, la problématique de la colonisation linguistique de l'anglais est d'importance moindre que celle de l'usage fait des outils comme l'Internet ou les SMS. Par ailleurs, elle croit que la poésie est trop souvent mise à l'écart, oubliée, notamment par les médias. La dernière partie de son texte évoque la « décadence de la langue française », mais la poésie présente fort heureusement des possibilités de réaction contre cette situation, en utilisant les moyens que notre époque offre, tout en y ajoutant une « disposition combative et passionnée ».

Michel Butor, récompensé cette année par le Grand prix de littérature de l'Académie française, écrivain avec plus de mille œuvres à son actif, présente « Vivant en français ». Au travers de ses vers, il laisse découvrir des fragments de sa vie, de son histoire et de son attachement aux langues, à toutes les langues qu'il aurait aimé pouvoir connaître « pour posséder mieux » la sienne.

Tahar Ben Jelloun, couronné par le prix Goncourt en 1987, propose quant à lui « Les langues françaises ». Il témoigne d'une éducation bilingue franco-marocaine où les cours de français étaient dispensés le matin quand « l'intelligence nous fait crédit ». Il s'intéresse aux multiples formes que peut prendre une langue qui voyage, apprise par d'autres peuples. Ces derniers se l'approprient et contribuent par ailleurs à son enrichissement. *A contrario* survient l'impression que la France délaisse sa langue, et qu'elle « tombe sous l'effet de diverses corruptions ». Heureusement, la langue française ou mieux les langues françaises « ont des ressources insoupçonnées ».

Silvia Baron Supervielle, écrivain et traductrice, dernière lauréate du Prix Jean Arp de littérature francophone (2012), présente « La divinité d'invention », expression utilisée par Du Bellay pour désigner l'écriture. Elle raconte avec passion sa rencontre avec la langue française, qu'elle découvre lors de son arrivée à Paris. Et, au travers de cette langue, elle se découvre et se traduit. On devine son rapprochement à une spiritualité chrétienne dont elle se sert pour effectuer des comparaisons avec la poésie. Avant de clore son texte, elle évoque l'importance des poètes et du peuple car sans eux, la langue « n'est qu'une statue ».

Vénus Khoury-Ghata, lauréate du Goncourt de la poésie en 2011, propose « En forme de kaléidoscope ». Son texte représente en effet un kaléidoscope littéraire où elle met en rapport des écrivains français et francophones, qui « ont remodelé la langue française » en l'enrichissant, en la défendant. Baignant entre deux langues, l'arabe et le français, elle a également pratiqué la traduction et compris que « traduire un poème d'une langue à une autre revient à l'adapter, non à le retranscrire ». Lorsqu'elle a été confrontée à cet exercice difficile, elle a parfois eu l'impression de décharner la langue. La modernisation a, pour elle, du bon et du mauvais. D'un côté, elle « prive la poésie d'un grand nombre de lecteurs », d'un autre côté, elle « secoue les inerties et fait bouger les choses ».

Marcel Moreau, récompensé en 2006 par le Prix Jean Arp de littérature francophone, conclut l'ensemble de cette réflexion avec « La langue de ma vie ». Tout commence par une question fondamentale, « qui suis-je ? », l'écrivain s'attache à y répondre dans un langage dru et imagé. Entre rêve, vie, mort et poésie, ce texte voluptueux nous laisse entrevoir combien l'auteur est habité par les mots.

Cet ouvrage, riche de constatations et de contradictions, constitue une plaidoirie, une démonstration, enfin, une illustration de la richesse de la langue, de son pouvoir créateur, mais aussi des périls qui la guettent. La poésie représente quant à elle le « conservatoire des arts et techniques de la parole, un lieu de longue mémoire où se préserve le génie propre de la langue ».

Liset DIAZ